

volité dans l'égoïsme et le mensonge, nul système ne serait plus commode que celui de l'ignorance voulue. La nescience supprime la contention d'esprit et économise la sensibilité. Car l'histoire est triste, il faut bien l'avouer, triste comme la vie; les annales des peuples sont plus mélancoliques encore que les biographies des individus. Et de tous les récits, le plus douloureux, peut-être, est celui des grands jours de la sorcellerie.

\*\*\*

Après avoir étudié Dieu et le Diable, — le premier dans les *Origines de la religion*, et le second dans la *Diablerie*, livres bons, livres excellents, — M. Baissac a été amené par la logique des faits à s'occuper de la *Sorcellerie*, et raconte l'époque où elle fit rage. Il en dit la signification religieuse. Quant aux problèmes psychologiques qu'elle soulève, il nous en entretiendra plus tard. Il fallait fractionner un sujet si vaste.

Le présent travail est dédié : « A Jehanne la Pucelle, erronée divineresse ydolatre, invoqueresse de diables, blasphémereuse en Dieu, en ses saints et saintes scismatiques et errant par moult de fois en la froy Jhésu Crist », car ainsi fut libellée la pancarte clouée en haut du bûcher.

Cette œuvre est faite pour les penseurs et pour les hommes qui vont au fond des choses et s'enquière de la vérité vraie. Après avoir pris connaissance de l'enquête, ils trouveront peut-être, comme nous, que l'absurdité était encore plus absurde qu'on ne pensait, la folie plus folle, la cruauté plus cruelle. Certes nos peuples chrétiens étaient plus profondément engagés qu'on ne supposait dans les principes et les doctrines de la sorcellerie; ils en sont moins affranchis que l'on ne se plaît à le croire.

\*\*\*

« Dans le monde catholique, dit M. Baissac, on est généralement d'avis que, en fait de croyance, il faut revenir à celle du XV<sup>e</sup> siècle. » Depuis cette époque, la théologie a gagné peut-être en précision et en netteté, mais elle a perdu de sa largeur et de son étendue. Aujourd'hui l'Église, se sait et se sent diminuée par la science, mais n'a garde de l'avouer. Celle que longtemps elle traita si dédaigneusement, l'appelant sa « servante, sa petite servante » — *ancilla, ancillula*, — a pris le haut du pavé et marche accompagnée d'un oisif cortège. Force est à l'ancienne maîtresse de se dissimuler aux bas côtés de la route et de garder un silence prudent. Quel créve-cœur pour l'ex-souveraine qui dit toujours et croit encore posséder la clé des mystères et la connaissance de l'infini ! Naguère elle marchait dans l'éclat de la gloire, brillait au zénith de la puissance, tous les fronts se courbaient devant l'inspiratrice des consciences, la Reine des rois et des empereurs. Le mot d'ordre qu'il plaisait à Rome d'édicter, pénétrait en Andalousie, en Norvège, jusqu'au plus lointain chalet de la montagne, à la plus obscure cabane de la forêt. Et le 9 novembre 1434, Innocent VIII monta sur le trône de Saint-Pierre, et lança un édit digne de celui qu'Innocent III, autre pontife terrible, avait fulminé contre les Albigeois :

\*\*\*

« Pour qu'il en soit gardé mémoire éternelle » ainsi débute la bulle connue sous le titre de *Summis desiderantes affectibus*. Elle n'en demande pas trop, car elle est digne, vraiment, de passer à la postérité la plus reculée. Qu'il dure autant que l'Enfer, ce « chant de guerre de l'Enfer ! »

\*\*\*

Dans ce manifeste soigneusement préparé, longtemps élaboré, le Pape fait œuvre de doc-

teur en même temps que de souverain. Il résume la question, motive l'arrêt. La sorcellerie avait été considérée jusque là comme un acte de simple magie. S'il y avait une magie noire, il y en avait une blanche, et nombre de grises. La magie passait pour s'allier parfois à une haute science et même à une pitié profonde : il était dangereux certes de s'y adonner, mais non pas toujours coupable. Depuis la définition qui en fut donnée du haut de la chaire de saint Pierre, il faut regarder la sorcellerie comme un renoncement à Dieu et à la foi chrétienne, comme le culte de Satan et un pacte fait contre le ciel, une apostasie infâme, un crime de lèse-majesté divine.

\*\*\*

L'évolution était logique. Le dogme formulé en son heure résultait de l'enseignement biblique et de la révélation tout entière.

Sans parler de l'Ancien Testament, les évangiles et les épîtres montrent à chaque page l'action nefaste du Diable et des démons qui eussent détruit le monde entier, si Dieu lui-même ne fût intervenu pour sauver les corps et les âmes. Qui oserait douter de la possession démoniaque, puis qu'un des miracles du Fils de Jehovah fut d'envoyer des esprits impurs en un troupeau de porc ? Le Rédempteur ne donna-t-il pas à ses apôtres et à ses disciples la mission de chasser les suppôts de Belzébub ? Faut-il relater la doctrine élaborée par les pères de l'Église ? Mais qui l'ignore, qui la conteste ? Elle est ainsi résumée par le *Malleus maleficarum*, confirmé lui-même par divers édits pontificaux :

\*\*\*

« Il est catholique de croire au diable personnel; de croire que des sorcières exercent des maléfices avec le secours du diable... »

« Il est catholique de croire que des démons mauvais et méchants envoient et envoient... »

« Il est catholique de croire que les sorciers et sorcières peuvent se métamorphoser et changer les hommes en animaux, par exemple en loups garous, soit de fait, soit par hallucination, » etc., etc.

\*\*\*

Déjà saint Anselme de Cantorbéry avait pour justifier les peines de l'enfer éternel imaginé ce raisonnement : « L'offense doit se mesurer à l'offense, non point à l'offenseur ». Tout péché contre le Dieu infini mérite un châtiment infini. La barbarie plaît aux barbares : l'argument était renouvelé de la décadence romaine et des délateurs byzantins qui firent condamner au supplice nombre de malheureux, coupables d'avoir, même sans le savoir, manqué de respect à l'Empereur, par exemple, en jetant une monnaie, marquée à son effigie, trop brusquement sur le comptoir. Cette logique porte plus loin qu'on ne demandait. En l'appliquant jusqu'à ses dernières conséquences nos docteurs condamnent, à l'enfer éternel, la mouche qui aurait sali une mauvaise peinture représentant le Créateur du monde.

Quoi qu'il en soit, ce raisonnement déterminait la culpabilité des sorciers ou sorcières et la sévérité des châtiments qu'il leur fallait appliquer. A crime sans mesure, peine sans mesure. Que parlez-vous d'une Justice maniant des balances ? — L'Équité ? — Encore une de ces idées léguées par le paganisme et dont nos théologiens eurent peine à nettoyer les esprits !

En même temps qu'avait grandi l'idée du Dieu personnel, celle qu'on se faisait du diable s'était élargie, et il le fallait bien, puisque le second personnage n'a jamais été que l'envers du premier. La hauteur du Ciel mesure la profondeur de l'Enfer : en cela consiste l'équilibre de l'univers selon la philosophie chrétienne. Le Grand Livre qui sera pro-

## LA RELIGION ET LA SORCELLERIE <sup>2</sup>

L'importance du fait complexe que l'on appelle la « sorcellerie » n'est pas suffisamment comprise. Les irréfléchis — tout le monde ou à peu près — l'attribuent au lointain moyen-âge, admettent, cependant, que l'on en retrouve toujours quelques échantillons dans les écarts perdus de la Margeride ou dans les anfrôles du Gévaudan. Quant au Quercy et au Hurepoix, ils en sont débarrassés depuis longtemps. — « Pourquoi s'occuper encore de cette sorte de vieilleries ? Pourquoi ne pas reléguer définitivement dans les ténèbres de l'indifférence les souvenirs de cette aberration qui n'aura pas de lendemain ? Eclairés que nous sommes au gaz et à la lumière électrique, pourquoi donner encore quelque importance à ces nigauderies des siècles passés ? »

S'il ne versait dans la frivolité et de la fri-

(1) 1 vol. in-8°, Dentu, éditeur, 1880, Paris.

(2) Critique d'un livre de M. Baissac, les *Grands jours de la Sorcellerie*, Paris, Klincksieck, éditeur, rue de Lille, 11.

duit au jour du jugement est tenu en partie double ; la page du doit correspond à la page de l'avoir. Tous les cheveux de notre tête sont comptés ; il n'en tombe pas un sans l'action du diable et sans la permission de Dieu.

Dans la *Somme*, la précieuse *Somme*, code de la foi chrétienne, l'illustre saint Thomas avait déterminé avec une rigoureuse exactitude le rôle de Satan et ses attributions dans le gouvernement du monde. Sur cet article de foi, comme sur tous les autres, sa doctrine est confirmée et continuée, nous dit M. Baissac, par le R. P. Ventura de Raulica, consultant de la Sacrée Congrégation des Rites, examinateur des évêques et du clergé, par l'abbé Lecanu, par l'abbé Ribet, un Sulpicien, et autres étoiles de première grandeur dans le ciel de l'orthodoxie contemporaine. Qui oserait en demander davantage ?

Il ne suffit pas de dire que la doctrine du diable personnel est chrétienne, il faut ajouter qu'elle constitue l'essence même de la religion. Tout l'édifice de l'Eglise orthodoxe et même de l'hétérodoxe repose sur la foi au diable personnel. « Dieu et le Diable, a dit très justement Nicole, c'est toute la religion. »

Quand éclata la révolution, — qu'il faut bien appeler « Réforme » puisqu'elle réussit plus qu'à moitié, — tous les dogmes reçus passèrent et repassèrent au feu d'une critique acerbe. Ce qu'on chamailla, ce qu'on disputa ! Aujourd'hui, quand ils remuent le fatras de la « symbolique », les esprits libres constatent avec étonnement combien subtiles, combien tenues étaient les différences d'appréciation qui ont fait verser tant de sang et de larmes. Mais alors les controversistes pour ou contre le concile de Trente se trouvaient à peine suffisamment séparés par la muraille du ciel et le fossé de l'enfer. Ils se bombardaient d'anathèmes mutuels et d'excommunications réciproques. Impossible de s'entendre ni sur le baptême, ni sur le sacrement, ni sur le péché, ni sur la rédemption, ni sur les conciles, ni sur les pères de l'Eglise, ni même sur le canon biblique, encore moins sur Jésus-Christ ou la vierge Marie. Mais chose extraordinaire, ces frères ennemis ne trouvèrent pas à disputer sur les démons et les sorciers ! Pour tout le reste, guerre au couteau, mais pour ce qui est du Diable, ils marchaient la main dans la main, n'avaient qu'une âme et qu'une pensée. Sur tous les points imaginables il y a la dogmatique catholique et il y a les dogmatiques protestantes, mais sur ce bienheureux article, il n'y a qu'une seule et même doctrine : la chrétienne. La pierre vive du christianisme, le rocher sur lequel l'Eglise est fondée, ce n'est pas Jésus-Christ, comme nous l'avions tous pensé, mais le Diable.

Cette constatation, dont on ne saurait exagérer l'importance, et qu'aucun historien ni philosophe n'avait encore démontrée aussi clairement et puissamment, il faut la relater dans les termes de M. Baissac :

« ... Le Diable, comme s'exprime un auteur catholique contemporain, est une des premières colonnes de la foi. C'est un des grands personnages dont la vie se lie à celle de l'Eglise. Sans lui le Vainqueur de la Mort, le Sauveur, le Crucifié, le Rédempteur, ne serait que le plus ridicule des comparés et la Croix une insulte au bon sens. Ainsi que Dieu le dit lui-même par la bouche de son apôtre saint Jean, si le Christ est venu, ça a été pour détruire l'œuvre du Diable. La théologie chrétienne, dit de son côté le protestant Rauwenhoff, se compose de deux parties, dont on ne saurait dire à laquelle il convient d'attacher le plus d'importance : la foi en Dieu et la foi au Diable. Si la nature et l'humanité sont sous la puissance de Dieu, elles sont aussi sous celle du Diable. De même que Dieu a ses anges et ses élus pour le salut des hommes, le Diable a ses trabants pour leur ruine. De même que Dieu a ses saints qu'il anime de son esprit et à qui il donne le pouvoir de faire des miracles,

de même le Diable choisit parmi ses hommes des créatures à lui, qu'il doue d'un pouvoir surnaturel pour faire le mal. Le Père Delaporte a donc eu raison de dire, que nier le Diable personnel, c'est nier Dieu lui-même. »

A savoir si le christianisme n'est pas plutôt la doctrine du Diable que celle de Dieu ? Le Christ est venu, dit-on, pour détruire les œuvres du Diable, mais il n'y paraît guère. Le Diable, c'est-à-dire le mal, triomphe, puisque toujours il durera. L'Eglise l'a fait co-éternel à Dieu. Quand par l'imagination nous supprimons les maladies, les accidents, les maux, les péchés que reste-t-il du monde ? Une page à peu près vide !

(La Société Nouvelle. — A suivre) ELIE RECLUS

## N... DE D... DE PIGEON !

Le caporal, préposé à notre instruction de réservistes non exercés, annonçait la théorie.

Nous écoutions — plus ou moins affalés sur les châlits — quand le bruit d'une main à la serrure nous mit droits, tous, d'un coup — comme si elle eût tourné dans nos dos : une venette d'écoliers en faute... Et les têtes, hypocritement, se penchèrent vers la table où gisait un fusil démonté, toujours là, en cas d'alerte, qu'on était censé remonter... une rosse d'adjudant sans cesse à rôder par le couloir...

Mais, au lieu de la face hargneuse de l'adjudant, s'encadra dans la porte une tête d'inconnu. Quelle apparition que celle de ce bougre ! lamentable, depuis les espadrilles trouées où clapotaient les pieds nus, jusqu'à la casquette ruisselante ; des poils jaunes pendaient de sa poitrine, hors du col rompu de la chemise et du gilet béant, comme des herbes sèches de murailles ; le visage broussailleux, tout en creux et en bosses, évoquait la pensée d'un labour, d'un chemin défoncé par les chars, d'un champ détrempe par l'averse...

— C'qu'i vient f... ici, c'n... de D... de client-là, tonna le cabot contre l'intrus.

— On m'a dit numéro 12... les non-s-exercés, articula l'individu... Je m'appelle Pigeon !

— Eh ben ! mon vieux Pigeon ! Trois jours de retard ! Tu peux compter qu't'y couperas pas au rabiote !

Mais des pas menacèrent dans le couloir. Vite, le caporal récita :

— Le fusil, modèle 86, se démonte...

Tous les regards se croisaient en faisceau sur la table où reposait l'arme démontée...

— C' qu'v'fou..., cap'ral... croyez que j'suis sourd... qu'j'les entends pas rigoler tous... Qu'c'est qu'c'moineau-là, en pékin ?

— ... Pigeon...

Le caporal expliqua : Pigeon — réserviste manquant — en retard de trois jours...

— Trois jours ! Savez pas lire, donc ! Pas d'affiches, dans vot' pays...

— ....

— Trois jours ! N... de D... de Pigeon, v' s' allez vous faire plumer...

Pigeon s'enhardit devant l'hilarité de tous, et le ton de plaisanter de l'adjudant :

— Eh ! j' savais-t-y, moi, que ça faisait tant d' s' histoires, tout ça... Je voulais pas v' ni avant équ' d'avoi fini d' racher mes salades — que j' sis journalier. J'travaille d' les jardins, à Voloques... J' vas vous conter, vieux frère...

Vieux frère ! l'adjudant !

N... de D... de Pigeon ! Et cette exclamation traduisait dans toutes ses nuances l'opinion de la compagnie sur le nouveau.

\* \* \*

Pigeon fut mon voisin — chacun 1 m. 64 à la toise — cinq ou six jours à tous les exercices. Grâce à lui, nous goûtâmes un peu de répit aux heures sans fin des : ... r'tez armes ; sentez... armes ; ... sez...ettes !

connaissent (aux petits oignons) à qui on ne la fait pas (à l'oseille).

Il semblait qu'ils eussent gagé de gagner en un mois toutes ces habitudes du régiment, juré de rapporter au logis tous les relents de la chambrée...

A leurs refrains orduriers, aux saletés où ils s'efforçaient, et qui obligeaient à chaque instant d'ouvrir la porte, — n... de D... de Pigeon, il a le rez fin, blaguaient-ils — Pigeon se contentait de hausser les épaules :

— Faut-il être dégoutants...

D'autres fois, ils discutaient des heures à propos de la guerre — au printemps prochain, sûr... — à propos de notre armée, de notre infanterie, de notre cavalerie, de notre marine, de notre...

La levée en masse, la sortie tumultueuse, la mobilisation de tous les lieux communs patriotiques, de tous les ponts-neufs revanchards ! Chacun avait son plan... Si on le laissait faire !...

Et Pigeon, entre deux bouffées de sa pipe, déclarait :

— Faut-i êt' bêtes !

(Gil Blas. — A suivre) JEAN AJALBERT.

L'Imprimeur-Gérant : E. HABERT.